

IV

Se confesser, enfin, c'est faire son devoir. Faire son devoir, c'est la devise de l'honneur. Il y a des temps où faire son devoir est le premier degré de l'honnêteté. Aujourd'hui faire son devoir est devenu presque de l'héroïsme.

Eh bien ! se confesser, c'est faire son devoir. Quelqu'il soit, l'homme est vassal de Dieu et de l'Eglise : or, les lois de Dieu et de l'Eglise, au sujet de la confession, sont bien connues.

Qu'il est beau l'homme qui peut simplement, mais avec une légitime fierté, vous dire ce mot si simple : "J'ai fait mon devoir." Ah ! les impies peuvent rire et railler, il est facile de leur fermer la bouche en leur répondant : "Cet homme a la gloire d'avoir fait son devoir. Et vous, méritiez-vous le même éloge ?"

O confession, si tu es un tombeau, tu es vraiment comme le sépulcre du Christ, un tombeau glorieux.

V.

Et maintenant, que n'aurions-nous pas à dire si nous voulions analyser, non plus les actes du pénitent, mais les grâces qu'il reçoit ?

En se confessant l'on trouve la lumière. On confronte son âme avec la règle de toute moralité et, comme quand on est seul, on se flatte et on se fuit, on prend les conseils d'un autre qui a la science et la grâce pour les donner.

En se confessant, on trouve la force ; cette force qui vient de la joyeuse ivresse d'une âme purifiée qui se sent l'amie et l'héritière du ciel, cette force qui vient de la grâce de Dieu, murmurant doucement à l'oreille du cœur : Tu n'es plus seul à souffrir. Je suis avec toi. A deux on est plus fort.

En se confessant l'on trouve le pardon. Le coupable se sent réhabilité, il est l'enfant de Dieu. La table sainte a une place pour lui. Il peut regarder le ciel et dire : "Dieu, mon Père."

En se confessant l'on trouve la paix et la joie. Après les joies de l'innocence, les aveux du repentir sont la félicité suprême. Écoutons l'aveu d'un protestant :

"Pour moi, si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Eglise s'attribue, cette puissance, source intarissable de réconciliation, de restitution, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après l'innocence..., il est bien des moments où j'irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d'examen qui parfois se présente à l'esprit comme un far-

deau, bien plus que comme un privilège." (1)

VI

Ne devrait-on pas ajouter que la confession assure à l'humanité la santé du corps ? La principale cause des maladies consiste dans les excès.

"L'homme ne meurt pas, il se tue." Les sept péchés capitaux sont les sept pourvoyeurs des maladies et de la mort. L'envieux secrète une bile qui l'échauffe et le dévore ; l'avare ruine sa santé par privation ; le gourmand la détruit par l'intempérance. Que dire de l'impureté ? Y a-t-il art humain pour guérir ce misérable en qui le vice a tout dévoré ? N'est-ce pas la grande maladie du genre humain ?

Seule la thérapeutique chrétienne peut la guérir. Le grand remède à la volupté, au suicide, au malaise de notre siècle, c'est le remède qui va au fond de l'âme, qui pénètre dans le cœur, qui brave tous les secrets : c'est la confession.

Elle est, non-seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps, un tombeau où l'on trouve, avec la vertu, la force et la santé. *Sepulcrum gloriosum.*

VII

Ils ont cru faire de l'esprit en criant. "Montions que nous sommes sous un gouvernement qu'on ne confesse pas ! Que sont ils devenus ? qu'ont-ils fait de la France ? Ah ! nous avons vu aussi la Commune qui a pris pour devise : "Je suis un gouvernement qui ne se confesse pas !"

Les insensés ! ils ont vu la tombe et n'ont pas songé à la résurrection. Et pourtant la chose était assez visible, il n'y avait qu'à se dire : "Supposez la France entièrement composée de chrétiens, d'hommes qui sachent se repentir, avouer leurs erreurs et s'en corriger ; d'hommes qui sachent faire leur devoir ; — d'hommes qui possèdent la lumière, la force, la paix, la joie de la vertu !"

Voilà ce qu'elle serait avec des citoyens et des gouvernements qui se confessent.

Voyez, au contraire, ce qu'elle est devenue...

Jadis les luthériens de Nuremberg, effrayés du débordement des vices dont ils étaient témoins depuis l'abolition de la confession, envoyèrent une ambassade à Charles-Quint :

—Sire, nous vous prions de rétablir chez nous la confession.

En 1670, les ministres de Strasbourg é mirent le même vœu dans un

(1) Ernest Naville, Thèse def. à Genève, 1839.

mémoire qu'ils présentèrent au magistrat.

Il y avait dans cette démarche un acte illogique. Les princes ne peuvent porter des lois comme celle de la confession. Dieu seul peut faire une loi dont il peut seul connaître et sanctionner l'observation. Mais il y avait aussi un grand hommage rendu à la confession, ce tombeau où les sociétés, comme les individus, retrouvent toujours le bonheur et la gloire de la résurrection. *Sepulcrum gloriosum.*

B. B**

LA VIE.

La vie est un sentier pénible,
Une voie jonchée de douleurs,
Qui, à ma nature sensible,
Ont arraché souvent des pleurs.

Depuis les jours de mon aurore,
Quo d'heures passées à pleurer ;
Dans ma douleur, je puis encore,
Seigneur, te bénir, t'adorer.

Lorsqu'au début de ma carrière,
Le monde m'offrit le bonheur,
Je vis que sa joie éphémère
Ne remplirait jamais mon cœur.

Et Dieu, dans sa sainte tendresse,
Traçant à chacun son chemin,
Exigeait-il que ma jeunesse
Ne connût point l'amour humain

Je crus : Prenant alors pour guide,
La foi, ce céleste flambeau,
Je quittai le desert aride,
Pour la terre promise en haut.

Malgré ma santé débile,
Et pour dote, la pauvreté,
Je fus admise en un asile,
De retraite et de charité.

Là, j'ai retrouvé une mère,
Des sœurs, modèles de vertus,
Un digne et tout dévoué père
Qui me fit mieux goûter Jésus.

Je coulai dans ce sanctuaire,
Deux années de paisible vie :
Tu es tout, mon cher monastère,
Ce que je regretto et j'envie.

A ce séjour de l'innocence,
Je dus un jour dire un adieu :
C'est par la voie de la souffrance,
Que je dois aller à mon Dieu !

Dans le vallon de mes années,
Il est peu de fleurs épanouies,
Mais beaucoup de roses fanées,
Et d'illusions évanouies !.....

Si, vers le ciel, et loin de moi,
L'espérance a dû s'élever.
Il m'est resté, du moins, la Foi,
Divine fleur à cultiver.

ALEXANDRINA.